

Embarcadère

Quelle aventure terrestre, morbleu ! Crénom, quel incessant périple sur la peau du monde ! Un sacré one manchot ! Un demi-siècle après sa disparition, les tribulations de l'aventurier le plus lettré de son temps fascinent toujours.

Hello Hollywood, salut Saint-Pétersbourg, bonsoir Paname, bonjour Rio, de sa peau on aurait pu faire une valise. À croire que le bonhomme avait le don d'ubiquité. Mais ne voir en Cendrars qu'un bourlingueur affabulateur, c'est manquer d'emblée cette conscience souvent inquiète que le poète eut de naître à tout instant. Même s'il en rajoute, enjolive, s'arrange avec sa biographie comme dans son lit, qui lui en voudra ? Il vaut mieux se rêver une vie de conquistador que de devenir le greffier d'une trajectoire de fonctionnaire sédentaire. La poésie française n'était-elle pas en ce temps-là un beau cénacle de culs-de-plomb ?

Blaise a tout pour plaire à un fils unique, citadin, cyclothymique, détestant les débats d'idées et affectionnant le mot qui caracole, un rejeton grandi dans les contradictions libérales du baby-boom. Solitaire plus que solidaire. Pas de subite illumination, pas de choc frontal en ce qui nous concerne. Non étudié à

l'école, ignoré à l'université, l'auteur s'est imposé naturellement comme la plus forte commotion du lyrisme à niveau d'homme, sitôt l'adolescence absorbée. Entre les lectures quelque peu pasteurisées des Pieds Nickelés et de Bob Morane, un ours mal léché, bougon, hâbleur, terriblement généreux, souvent gai, souvent ailleurs, pointait sa trogne de vieux légionnaire dans le paysage littéraire de l'après-guerre. Une parentèle de substitution. Son propre schéma familial se répétait chez ses lecteurs en culottes courtes.

L'homme a beaucoup souffert en sa chair. Beaucoup morflé en silence tout au long de son existence. Après son amputation, le réapprentissage du « corps gauche » reste une expérience clinique fascinante. Pas une plainte. Pas un gémissement. Stoïcisme ? Sagesse précoce ? Cela lui donne une expérience unique, en regard de tant de collègues plumitifs au quotidien douillet et casanier, plutôt habitués à n'endurer que la mévente de leurs recueils.

Le désespoir est là. Jamais le néant. C'est important pour un jeune visiteur.

Sa poésie casse d'emblée la vieille vaisselle symboliste et fait pâlir les effigies compassées d'alors. Il n'y a qu'à se baisser pour ramasser. Son Excellence Paul Claudel, ambassadeur en viager qui fait le paon devant la moindre rosette. Les rideaux de fumée de Perse, le grand manipulateur à l'ego surdimensionné, avide de reconnaissance, tout le pathétique cortège des simagrées de Saint-John léger, léger, qui ment pour sa gloriole, tout le contraire de Blaise qui arrangeait le réel à sa guise pour moins s'y ennuyer. René Char, bricoleur de nuées métaphysiques qui ne cesse de se pousser du col. Paul Valéry qui plastronne devant sa

bibliothèque avec cette insupportable propension à toujours avoir raison. Charles Péguy aux tonalités pesamment narcotiques qui fatigue les plus endurants avec sa tambouille de bons sentiments. Louis Aragon qui s'agenouille devant Staline. Paul Eluard qui se veut l'ami du genre humain. Le pontife André Breton, bouffi de certitudes, qui pérore à l'encan et multiplie diktats et exclusions. Puis, on s'ennuiera sans compter dans la vague poétique blanche, théorique et terroriste, de cette époque que l'on appelait la « guerre froide ». Quelle purge !

Il n'y a pas là grande pâture pour un junior impatient épris de liberté, d'exploration et de fantaisie. Heureusement, au côté de « l'Homère du Transsibérien » restent Desnos, Soupault et Prévert, frères de sang, d'humeur et de mistoufle.

Pas cérébral pour un sou, Blaise. Mature. Débonnaire en diable. Il va son pas. Il colle, il superpose, il plagie, les verbes sont à tout le monde, que diable, le poète est une éponge de terre. Il jongle avec des mots voyous, des mots de haut lignage qu'il fait chanter et danser par une succession d'accéléérés et de ralentis, il rince tous nos abécédaires avec un gant de crin. Le dictionnaire est de son propre aveu le terreau de sa création. Les listes aussi. Bravo. Quelle fraîcheur après tant de souffrance !

Trois éléments fondamentaux animent son énergie lyrique : le fragment, l'urgence et l'immédiateté. À ses côtés, la poésie bat, volets ouverts. Un miraculeux don d'enfance imprègne ses lignes. C'est tout. Dans Feuilles de route, en 1924, il écrit :

Le monde entier est toujours là
La vie pleine de choses surprenantes

Je sors de la pharmacie
Je descends juste de la bascule
Je pèse mes 80 kilos
Je t'aime

L'essentiel est dit.

Un peu anar, un peu réac, surtout bien dégagé derrière les oreilles de toute glu idéologique et de tout aveuglement militant. Ni Dieu ni maître. Pas de chapelle, pas de clan, pas de coterie. Peu de philosophie chez lui et beaucoup de savoir-vivre. Nul dogme, exit le vain commerce des idées, vive le mot pur qui fait feu de tout bois. Pas irréprochable non plus, Blaise, dans certaines séquences de son passage terrestre, et c'est tant mieux. On ne vit pas avec des images pieuses.

Un seul bémol peut-être. Si l'ironie est là, l'humour, au deuxième comme au septième degré, reste souvent en carafe. Tant pis.

J'ai pris le Transsibérien en 1985. Quatre-vingts ans après Blaise. L'ai-je pris ? Je crois, oui, j'ai des photos, mais ça ne prouve rien. Je me souviens qu'une troupe de comédiens lisait La Prose dans les compartiments.

Cordiale, complice, disponible, la voix du voyageur forgeait son destin et en assemblant les pièces de son Meccano intime devenait écrivain. Il créait tout le temps, ne s'attardait jamais sur les nouvelles formes, ne prenait pas la pose sauf devant l'objectif de ses amis photographes. L'air de dire : le rescapé vous salue bien, il a encore quelques tours dans son sac !

L'amitié plus que l'amour règle sa vie. « J'aime trop les femmes pour ne pas être misogyne ! » La lucidité de Cendrars reste précieuse, le jour comme la nuit,

contre les idées reçues et le bourrage de crâne. Un être de coupure si l'on ne craignait ici de manier un humour trop noir...

Nombre de textes satellites escortent la planète Cendrars. Doctes ou complices, fraternels ou solennels. Miriam, sa fille, lumière affectueuse et passeuse, gardienne du temple et du fonds suisse, a remarquablement raconté la vie de son géniteur. Claude Leroy, le chef d'orchestre des études universitaires, a beaucoup écrit sur le texte au travail, « l'œuvre au noir », ses coulisses et ses doublures. Les livres et l'existence de Cendrars ont été maintes fois visités, disséqués, soupesés, comparés. Ce nouvel abécédaire, sans présomption, n'apportera aucune découverte historique, aucune révélation biographique, il faut clairement le formuler.

Un demi-siècle après la mort de l'auteur de La Main coupée, il importe surtout de redire son attachement au plus moderne d'entre tous. Cet opus veut autant régler une dette d'adolescence que dédommager l'indifférence dans laquelle l'ont tenu nombre de ses contemporains. Libre dans son vers et libre dans sa tête, il ignore superbement le surréalisme, se moque du marxisme et de la psychanalyse comme de sa première varicelle. Rien ni personne ne l'influence, mais tout le touche au plus profond de sa chair.

L'auteur passe un contrat avec son lecteur diligent. Il brouille les pistes et engage à un effort de discernement passionnant derrière une apparente transparence thématique ou facilité biographique. Homme de lettres et pas du paraître, fraternel, buissonnier, mauvais coucheur, de mauvaise foi, c'est une attitude impeccable pour ce qui nous concerne

Pionnier de la poésie documentaire, entre universitaires et journalistes, il a très tôt choisi son camp. Le terrain plutôt que le cabinet, ce qui ne l'empêche pas d'emmener avec lui d'impressionnantes bibliothèques. Reporter lyrique, tous sens allumés, dévoré par ses propres images, bouffé par ses secrets de famille, la vie reste et restera pour lui un sport individuel. Témoin privilégié, dans un début de millénaire chahuté, des premiers pas du cinématographe, du jazz, de la publicité, de l'électricité... la roue tourne sous sa plume, l'aile plane, l'essieu grince et la voix se transmet au bout d'un fil. Le rythme du tout-monde se fond dans le moule de son crâne. Cendrars est un auditorium ambulante.

« Écrire, quel métier de forçat ! » Pas le genre à accrocher des guirlandes au geste créateur. Il tourne des livres accessibles comme L'Homme foudroyé ou Rhum, il trace des ouvrages de réputation difficile comme L'Eubage ou Le Lotissement du ciel, qu'importe, sitôt qu'on tente de le situer, il s'esquive. La bourlingue chevillée au corps.

En ce début de millénaire, vingt et unième du nom, gangrené par le profit, le clinquant et les effets d'annonce, le décorum et les faux mages, dans le rôle du vieil ours mal léché, bourru, qui sait beaucoup de choses mais ne la ramène jamais, Blaise est parfait.

Cendrars est même indispensable.

À une époque où les cavaliers sont devenus cavaliers, les hussards garçons d'étage et les loups de mer marins d'eau douce, alors que les boussoles s'affolent et que les points de repère s'estompent, Blaise Cendrars reste pour la postérité un irremplaçable commentateur de la modernité.

Alfa Romeo

L'Europe lasse ses concitoyens. Les coutures du vieux continent craquent de partout. L'Ancien Monde se voûte. L'Europe sent le moisi. Vite, appareillons !

1924. Premier voyage de Blaise Cendrars au Brésil. Traversée de l'Atlantique à bord du *Formose*. Débarquement escarpé. Le comité d'accueil est raide. D'abord refoulé, l'infirme ! Pour entrer au « Blazil », il faut ses deux membres supérieurs... Qu'importe. Celui qui reste suffit pour administrer un gigantesque bras d'honneur aux autorités à quai.

Après diverses tracasseries administratives, embêtements procéduriers, le poète filoché déjà au large du réel. Pied au plancher, il affole les limites du Mato Grosso, taquine les confins de l'Amazonie. Dame, on ne se refait pas ! Le dénommé Freddy Sauser, Blaise Cendrars pour l'histoire littéraire, cotise au rhésus des types intranquilles. Des termites logent dans ses pupilles, un boisseau de puces squatte le falzar, amiral à l'encre nomade, reporter lyrique, sans devancier ni maître, stoïcien des tropiques, dans l'habitable surchauffé de son automobile, il trace. Au cœur de la mangrove comme sur le clavier de sa Remington portative.

Pourquoi le Brésil ? Pourquoi pas le Brésil. C'est au pied des favelas que Cendrars devient romancier, au mitan de ce pays de constant dépassement des limites, de joie de vivre contagieuse, dans la dégustation de la *feijoada*, plat national, en arpentant les mines d'or et les réserves de diamant.

Indigo, voilà un mot qui tinte joliment aux oreilles de Blaise, comme équinoxe, jaguar, piranha, acajou, manioc, sapajou ou bayadère. Avant d'arpenter le terrain, l'écrivain a voyagé dans le lexique. Il a roulé sa bosse dans le glossaire. Le dictionnaire est devenu sa caravane itinérante. « La mer est indigo, le ciel bleu, bleu perroquet, avec matin et soir des cumulus de nuages qui fusent, s'effondrent, se fendent, se cassent, se vident comme d'immenses poteries craquelées qui s'émietteraient en tombant à la renverse et laisseraient couler leur contenu : de la couleur dégoulinante qui fait des taches d'huile avant de se pulvériser dans l'atmosphère rayonnante, les feux du crépuscule, les feux de l'aube... »

À Rio, il se désintoxique des miasmes éditoriaux germanopratsins :

*Je ris
tu ris : nous rions
plus rien ne compte
sauf ce rire que nous aimons
il faut savoir être bête.*

Il signe dorénavant ses courriers « ma main amie ». Le Brésil, rouge, noir, calao, paradisière, quelle ivresse ! Brousse de palmiers sauvages, d'eucalyptus et de plantes grasses serpentiformes où naguère des bassins toujours secs abritaient des crocodiles et tortues d'eau parmi le vacarme des singes hurleurs.

Le directeur de la célèbre *Revue des voyages*, Jean-Paul Caracalla, avait convié un certain nombre d'écrivains globe-trotters. C'est dans ses pages que Blaise Cendrars parla peut-être le mieux de ce paradis terrestre des tropiques : « Une poussière d'îlots, des îles basses ou bossues, en chapelet, en archipel ou solitaires ou jumelées par des bancs ou des récifs, des îles envahies par une végétation exubérante, un fouillis de jungle, lianes, branches, palmes, touffes de bambous, fourrés d'épines, broussailles aux feuilles luisantes qu'écrase un vieux solitaire tordu ou que domine le squelette d'un arbre mort couvert de plantes parasitaires... »

Quel compagnon de route idéal, quel merveilleux excursionniste, mieux que tous les dépliants touristiques de toutes les agences de voyage de toutes les villes du monde !

L'éternité tout de suite et à n'importe quel prix. Peu de philosophie et beaucoup de savoir-vivre chez le prince des bourlingueurs. Il a côtoyé la camarade de si près qu'il n'y a plus de temps à perdre. Il répudie brutalement un café offert jugé imbuvable en ces termes : « Il sent le Boche, et je n'aime que le café noir qui sent le nègre du Brésil ! »

Précédées de sa trogne boucanée d'adjudant de la coloniale qui ne passe guère inaperçue auprès des populations locales, les activités officielles ou clandestines de cet athlète de la malice affabulatrice, de ce fabricant d'utopies, ne se ralentissent guère. Voilà un homme qui s'avance libre. L'autonomie de l'être et de sa carcasse reste un droit imprescriptible, inaliénable. Après Villon, après Beaumarchais, après Voltaire ; après tant de déguerpisseurs patentés, Cendrars n'a pas peu contribué à forger la légitimité, pour tout

artiste plumitif, de s'en aller où bon lui semble. À sa guise. À l'instant qu'il désire : « Je ne trempe pas ma plume dans un encrier, mais dans la vie. »

Dans les parages de la cordillère des Andes, en lisière des *llanos*, le gringo blanc fonce dans l'azur, béret de guingois, clope au bec, effigie immortalisée par son copain photographe Robert Doisneau qui disait de lui : « Il avait un tel poids humain qu'il pouvait s'adresser à n'importe qui. » Visage rasé de pierrot cramoisi aux feux de bivouac, manche droite agrafée par une épingle à nourrice flottant à la portière comme un bout d'aile invisible, le bourlingueur céleste rétorque invariablement aux charmantes passantes qui se retournent sur son insolite attelage : « Aujourd'hui, le seul fait d'exister est pour moi un véritable bonheur. »

L'Amérique du Sud s'offre à lui comme le pays des songes, des mythes, de la désintoxication de la vie urbaine. La forêt vierge s'apparente au paradis terrestre. Tout est couleur, mouvement, explosion, lumière. « Les vies grouillantes sont les plus belles. Je grouille. »

On le voit piloter de sa seule main experte des bolides à l'haleine surchauffée, comme cette rutilante et increvable Alfa Romeo rachetée à Georges Braque, redessinée et décorée spécialement par le peintre, dotée d'un système de changement de vitesses personnalisé pour un conducteur handicapé. Véritable Don Quichotte du Delco, authentique Marco Polo de la culasse, il parcourt plus de cent mille kilomètres du Nordeste à la pampa. Ses chiens, Volga puis Wagon-Lit, se prélassent sur la banquette arrière. Non loin, sa machine à écrire, dernier modèle, attend, prête à être dégainée au moindre épisode mirobolant.